

ŒUVRES
DU SEIGNEUR
DE
BRANTOME,
TOME CINQUIÈME.

Ce Volume contient le premier Volume des
VIES DES HOMMES ILLUSTRES ET
GRANDS CAPITAINES FRANÇOIS.

116
ŒUVRES

D U S E I G N E U R

D E

BRANTOME,

NOUVELLE ÉDITION,

Plus correcte que les précédentes.

TOME CINQUIÈME.



A P A R I S,

Chez JEAN-FRANÇOIS BASTIEN.

M. D C C. L X X X V I I.

P R É F A C E

D E S

HOMMES ILLUSTRÉS FRANÇOIS

de l'Édition de S A M B I X (*).

AP R È S le favorable accueil qu'on a fait à ce qui a déjà paru des *Mémoires de Monsieur de BRANTOME*, ce seroit faire tort au Public de ne point donner la Suite, qui contient les *Vies des Hommes Illustres François de son temps*, dont il a écrit sommairement les principales actions.

Je puis assurer que les agréables rencontres qu'il rapporte, sont également capables de divertir et d'instruire. Car il n'y a pas de grand Capitaine de qui il fasse mention, dont il n'ait choisi le plus bel endroit de sa vie. Il tache d'écrire ce qu'il a veu lui-mesme, lorsqu'il luy est possible : car quand il s'est fié à ce qu'un autre luy a dit, il n'a pas esté exempt de commettre des fautes contre l'Histtoire. Néanmoins, ayant esté Homme de Cour, il paroist d'autant plus excusable, qu'il a fait plustost profession de porter les armes,

(*) Cette édition est faite particulièrement sur celle de Sambix en 1666, parce que les Curieux l'ont toujours regardée comme la meilleure, &c.

que d'écrire. Ce qu'il a fait, a esté pour sa satisfaction particuliere.

Il faut avouer qu'il a eu une parfaite connoissance de la Cour de France de son temps, ayant esté de toutes les intrigues. Mais il n'a pas esté moins instruit de celles des autres Princes, ayant fait divers voyages en Espagne, en Italie et en Allemagne.

Son langage, à la vérité, pourroit choquer l'oreille de ceux qui ne prennent plaisir que dans la lecture des Romans, dont le discours est tout-à-fait poly et bien tourné, si on ne considéroit point qu'on parloit alors de cette maniere.

Il n'est pas nécessaire de faire un long éloge de ces *Mémoires*, car il suffit qu'ils portent seulement le nom de BRANTOME, pour estre leus de tout le monde. Il l'est encore moins d'en faire un de son Auteur, puisque tout le monde sait que la Maison de Bourdeille, d'où il tire son origine, est une des plus illustres du Poictou.

V I E S
D E S
HOMMES ILLUSTRÉS
E T
GRANDS CAPITAINES
F R A N Ç O I S.

DISCOURS PREMIER.

C H A R L E S V I I I ,

*Roy de France , avec une longue Digression
sur LOUIS XI , son pere.*

POUR venir à nos grands Capitaines et personnages François, je ne puis mieux commencer l'œuvre qu'à nostre petit Roy Charles VIII. PETIT l'appelle-je , comme plusieurs de son temps , et après , par une certaine habitude de parler, l'ont appelé tel , à cause de sa petite stature et débile complexion ; mais très-grand de courage , d'ame , de vertu et de valeur : de telle sorte que , non pas les François seulement , mais les estrangers , luy donerent par devise , sans qu'il apprist (*) de luy-mesme , ce vers glorieux :

Major in exiguo regnabat corpore virtus ;

qui est proprement à dire , *plus grande vertu régnoit*

(*) la prist.

en son petit corps, qu'on n'eust jamais pensé y pouvoir régner.

Ce grand Roy fut nourry par le Roy Louïs XI, son pere, au chasteau d'Amboise, séparé quasi du monde, nourry et peu pratiqué de personne, non en fils de Roy, ny mesme d'un simple gentil-homme; et le tout fait (*) ainsi aposté, afin qu'il perdist cœur, et n'attentast rien contre lui. Il le traitoit selon la maladie qu'il avoit eue, tant il estoit jaloux de son estat, et de sa personne encore plus: et pourtant telle mauvaise nourriture ne luy offensa jamais son généreux courage, qu'il avoit extrait de tant de braves Roys ses prédécesseurs; si-bien qu'après la mort de son pere, et hors de son joug, il ne songea et ne couva rien moins; et ne se contentant, ny voulant se borner, de son grand, très-ample Royaume, et si estendu, (duquel estoit la totale ambition du Roy son pere, sans attenter ny vouloir ajamber sur un autre) voulut avoir celuy des deux Siciles, et par ce moyen se faire couronner Empereur de tout l'Orient.

Qui eust jamais pensé et prédit si grand courage et si grande ambition à ce jeune Roy, veu sa nourriture? Car le vieux proverbe de jadis disoit, que la nourriture passe nature, et aussi qu'elle façonne les hommes, s'il faut croire l'exemple de Licurgus, lors qu'il monstra à ses Lacédémoniens deux chiens d'une mesme ventrée, qu'il avoit fait nourrir, l'un aux champs, et l'autre en la ville, qui tous deux furent divers et nouveaux effects, (ce conte est trop commun,) le tout attribuant à la nourriture, et non à la nature. Mais cela faillit à ce Roy magnanime; car sa mauvaise nourriture n'endommagea en

(*) fut.

rien son généreux naturel et brave courage, qui estoit né avec luy, et qui le rendit un des grands Roys de la France, voire de la chrestienté. Ayant donc conçu en soy, (1) ses tendres ans, ses belles ambitions, il entreprit le voyage et la conqueste de Naples, contre le conseil pourtant de tous ses grands capitaines, et l'opinion d'aucuns de ses estats, voire sans argent, qui pis est, estant le nerf de la guerre.

Il partit de son Royaume; et n'ayant pas fait la moitié de son chemin, l'argent luy faut, dont il fut contraint d'emprunter les bagues de Madame la duchesse de Savoye et de Madame la marquise de Monferrat (2) toutes deux très-bonnes Françoises, royales, et charitables, qu'il engagea très-bien: et par ainsi poursuivit son chemin d'une audace très-assurée, espouvantant toute l'Italie d'un seul sentiment de sa venuë; envoya des mareschaux-de-logis et fourriers devant, la craye à la main, marquer les logis comme il leur plaist; sans aucune rencontre ny résistance de porte fermée, chacun luy fait place.

Le Pape s'enhardit certainement de luy faire barriere par ses fulminations et excommunications: mais il passe outre, et marche droit vers Rome; luy faisant response gentiment, que dès long temps, il avoit fait un vœu (eh, quelle gentille invention et feintise de vœu!) à Monsieur S. Pierre de Rome, et que nécessairement il falloit qu'il l'accomplist au péril de sa vie. Le voilà donc entré dans Rome, bravant et triomphant, luy-mesme armé de toutes pieces, la lance sur la cuisse comme s'il eust voulu

(1) dès.

(2) Voyez *Tome II, Discours IX, Art. I.*

aller à la charge ; ce qui estoit beau , et donner à entendre : *S'il y a rien qui branle , me voicy prest avec mes armes et mes gens , pour charger et foudroyer tout.* Si bien que cette façon d'entrée ne sentoit nullement sa pompe ny bravement , mais un vray tremblement ou foudre de guerre. Ainsi donc marchant en ce bel et furieux ordre de bataille , trompettes sonnantes , et tambours battants , entre et loge par mains de ses fourriers là où il luy plaist , fait asseoir son corps de garde , et pose ses sentinelles par les places et quartiers de la noble ville , avec forces rondes et patrouilles ; plante ses justices , potences et estrapades en cinq ou six endroits , ses bandons faits en son nom , ses Edits et Ordonnances publiées et criées à son de trompe , comme dans Paris. Allez-moy trouver jamais Roy de France qui ayt jamais fait de ces coups , fors que Charlemagne : encore pense-je qu'il n'y procéda d'une autorité si superbe et impérieuse. Que restoit-il donc à ce grand Roy de plus , si-non qu'il s'impatronisast bien à plein de cette glorieuse ville , qui avoit dompté tout le monde autrefois ; comme il estoit en sa puissance , et comme peut-estre il l'eust bien voulu , selon son ambition , et selon aucuns de son conseil ? Mais le violement de la sainte religion le retira , et le reproche qu'on luy eust pu faire d'avoir offensé sa Sainteté , bien qu'elle luy en eust donné sujet : et se doutoit-on bien qu'il luy en donneroit un autre , comme il fit ; et pour ce , force gens le pousoient à lui rendre la pareille , quand ce ne fust esté que pour se tenir sur ses gardes : mais tant s'en faut , qu'il luy rendist tout honneur et obéissance , en luy baisant en toute humilité sa pantoufle (*).

(*) M. Godefroy ne devoit point nier cela dans son *Supplément aux Mémoires de Comines* , page 248 , ni sou-

Il tire puis après droit à Naples à petites journées, où il entre dedans sans aucun effort, par une porte, le Roy Ferdinand son ennemy sortant par l'autre, en disant ce verset de David : *Si Dieu ne garde la Cité, en vain veille celuy qui la garde.* Il trouve pourtant les chasteaux qui se mettent en deffense; mais les ayant assiégés et battus, estant luy-mesme en personne dans les tranchées ordinairement, et y faisant apporter son disner, se rendent. Le prince de Tarente le vint trouver, et faire la révérence au mesme lieu et assiette de son disner, dont il s'estonna fort, le voyant là comme le moindre soldat des siens, et en loüa fort sa valeur; et après avoir fort parlé ensemble, le loüa et l'estima encore davantage.

En cela, il fit plus que le Roy François, qui, après la prise de Milan, ne voulut entrer dans la ville jusques à ce que dom Pedro de Navarre eust pris le chasteau. Mais le Roy Charles voulut se trouver luy-mesme en personne à la prise de ces chasteaux; et après il fit son entrée fort triomphante, vestu en habit impérial d'un grand manteau d'escarlatte, avec son grand collet renversé, fourré de fines hermines mouchettées, tenant la pomme d'or ronde et orbiculaire (de tel mot use la chronique,) en sa main droite, et en la senestre son grand sceptre impérial, et sur sa teste une riche couronne d'or à l'impériale, garnie de force

tenir qu'il ne le baisa qu'à la joue. Car si Burchard, Maître des Cérémonies d'Alexandre VI, dit bien, page 26 de son *Journal*, que le Roi ne baisa ni le pied, ni la main du Pape, et qu'ils firent seulement bien des façons à qui se couvrirait le dernier; il n'en dit pas moins, page 31, que, le jour de l'obédience, le Roi, à genoux, baisa le pied et la main, et puis debout, le visage du Pape. Guicciardin, sous l'année 1495, reconnoît la même chose.

pierreries, contrefaisant ainsi bravement l'Empereur de Constantinople, selon que le Pape l'avoit ainsi créé, et que tout le peuple d'une voix le crioit *Empereur très-auguste*.

Qui voudra mieux sçavoir toute la cérémonie de cette belle entrée, lise Gaguin, où elle est fort bien au long descrite, et comme les belles et grandes dames du pays et de la ville paroissoient aux ruës et aux places principales, belles et si bien ornées de la teste et du corps, qu'il n'y avoit rien de si beau à voir à nos François nouveaux, qui n'avoient veu les leurs de France si gentilles ny en si belles parures : lesquelles en passant présentotent au Roy leurs jeunes enfants, et le prioient de leur donner l'ordre de chevalerie de sa propre main, (*) réputant à grand honneur et bonne fortune ; ce qu'il ne refusoit point, tant pour les gratifier en cela, que pour avoir plus de loisir et amusement à contempler leurs beautez, leurs bonnes graces, et la superbeté et gentillesse de leurs accoustrements.

Puis, il alla faire sa priere à la grande église cathédrale, devant le grand autel, sur lequel estoit le chef de St. Janvier et son digne sang, qui se monstre encore aujourd'huy.

Le lendemain de l'entrée, il fit dans le chasteau-neuf un fort superbe banquet en deux grandes tables, à tous les grands seigneurs et princes du royaume.

J'ay ouy-dire à aucuns anciens de Naples, la premiere fois que j'y fus, que les dames y estoient, et qu'il les faisoit tous et toutes beau voir. Puis après souper, prit le serment de fidélité d'eux, qui

(*) le.

Ils lui firent de bon cœur, avec de belles protestations. Mais ils ne les garderent gueres après qu'il fut party; en quoy ils furent à blasmer: car ils avoient le meilleur, le plus doux et le plus humain Roy, qu'eux et nous ayons eu, il y a long-temps.

En cette entrée du Roy, on n'y trouva rien à redire, sinon que près de luy estoit le seigneur de Baucaire, représentant le connestable du royaume de Naples: ce qui n'estoit gueres beau, car il ne venoit que de frais estre son valet-de-chambre; et luy voir porter l'espée: cette veuë estoit odieuse (1). De pareille chose je vis force gens s'estonner qu'au sacre du Roy Henry III, qu'un mareschal de par le monde (2) qu'on avoit veu fort petit compagnon, voire commissaire des vivres au camp d'Amiens n'y avoit pas vingt-cinq ans, fist l'office de pair et connestable de France, et portast l'espée de connestable: mais ce fut faute d'autre: car il y en avoit deux prisonniers à la Bastille (3), et l'autre persécuté (4); ce qui fut trouvé de très-mauvaise grace, et en fut fort brocardé.

Qui voudra voir pareillement le dénombrement des gens de guerre, tant de pied que de cheval, de terre et de la mer, le superbe appareil, le grand attirail et attelage d'artillerie, bref une armée composée superbement, et de tout ce qu'il falloit pour faire peur à toute l'Italie, comme elle le fit, lise ce bon chroniqueur, Gaguin, et Paul Jove, il trouvera à se plaire.

(1) Ce valet-de-chambre étoit de très-noble famille; comme l'étoient dès-lors ceux des Rois. Voyez le *Supplément aux Mémoires de Comines*, page 250.

(2) Le Maréchal de Raiz.

(3) Les Maréchaux de Montmorency et de Cossé.

(4) Le Maréchal de Damville, depuis Connétable.

Je brise donc ici, pour dire qu'après que ce gentil Roy eut laissé son royaume paisible, et donné aux seigneurs et dames du royaume force beaux plaisirs et passe-temps, de beaux tournois à la mode de France, qui ont tousjours emporté le prix par-dessus tous les autres, et où il estoit tousjours des premiers tenants et des mieux faisant, avec ses mignons et ses favoris, Galliot, Chastillon, Bourdillon, et Bonneval (*), qu'on disoit en rime gouverner le sang royal: il part du royaume, reprend son mesme chemin, et retrace les mesmes pas, reçoit nouvelles de la grande ligue faite contre luy pour l'empescher de passer, et qu'on l'attend au passage de Fornouë, pour totalement le defaire et mettre en pieces: n'ayant que la moitié de son armée, et l'autre laissée en sa conquête, ne s'en estonne point, (chose miraculeuse!) se prépare à la bataille, choisit neuf Preux pour les tenir près de sa personne, et combattre près de luy.

Ladisläus, Roy de Hongrie et de Naples, quand il donna cette belle bataille au Roy de Naples Loüis II, choisit aussi six gentils-hommes avec luy, et les fit tous chevaliers avant la bataille, et les vestit tous d'une sorte à sa propre devise, (ainsi que dit l'histoire ;) tellement qu'ils estoient si bien mesconnus, que chacun d'eux ressembloit au Roy; et toutes les fois qu'il envoyoit un escadron, il envoyoit avec iceluy un des sept chevaliers; de sorte qu'il sembloit qu'en chacun desdits escadrons le Roy fust en personne. Enfin la bataille se donna forte et furieuse, que ledit Roy Ladisläus perdit à demy. *Voyez* l'histoire de Naples.

(*) *Voyez*, touchant ces quatre, le *Supplément aux Mémoires de Comines*, page 451; et ci-après, le commencement du *Dissours XVII*.

Nostre-dit Roy Charles fait ce jour, de sa main, incroyables faits d'armes, monté sur un cheval noir et borgne, qu'on appelloit Savoye, que Monsieur de Savoye luy avoit donné, lequel servit bien cette fois son maistre, qui estoit armé de toutes pieces, et sur son harnois très-riche avoit une très-riche jacquette, (ainsi appelle l'histoire ce que nous appellons une cotte-d'armes) à courtes manches, de couleur blanche et violette, semée de croisettes de Hyerusalem faites de fine broderie et enrichie d'orfèvrerie: son cheval estoit bardé de mesme, son habillement de teste très-riche et superbe; bref, il n'y avoit rien à dire qui ne fust d'un bon et vray gendarme, dit l'histoire.

Il y en eut aucuns qui, pour le bon zele et amitié qu'ils luy portoient, contrefirent ses couleurs et la livrée, qui furent le seigneur de Ligny son bon cousin, les seigneurs de Pienne, et le bastard de Bourbon Mathieu. Je croy bien que ses autres favoris, que j'ay dit cy-devant, en firent de mesme, bien que l'histoire ne le dit pas. Plusieurs furent jaloux, et porterent grande envie à l'eslection de ces neuf Preux ainsi choisis; comme il arriva de mesme à celle que fit le Roy Jean en la bataille de Poitiers, qui en fit une très-gentille excuse que l'on voit dans la chronique, et comme il en contenta un chacun. Certes, telles eslections peuvent servir à leurs majestez quelquesfois: car c'est un grand plaisir d'estre bien secondé et assisté en telle affaire importante, de personnes de fiance et de valeur. Mais au Roy Jean, ny au Roy Charles, ces choisis ne servirent gueres; car le Roy Jean, non-obstant eux, fut pris, et en danger de la vie, (il se peut faire qu'ils avoient esté tous tuez près de luy, ou qu'emportez par l'aspreté du combat, ils l'avoient

quitté et combattu ailleurs,) sans un brave gentilhomme François du pays d'Artois , transfugé avec l'Anglois : ainsi que firent aussi ces braves du Roy Charles, qui s'amuserent si fort à combattre qu'à qui là, et à poursuivre la victoire, que le Roy demeura seul (dit Philippe de Comines et autres historiens) l'espace d'une demi-heure : en sorte que , sans son brave cœur, sa valeur, sa résolue deffense, son opiniastreté de combat, et son bon cheval Savoye (car tout y servit,) il estoit mort, ou pris et troussé. En telles importantes affaires, puis que l'on y est choisy et appellé, il y faut mieux avoir l'œil et de la considération, sans se laisser trop aller à l'ardeur de son courage.

J'ay ouy dire à aucuns anciens capitaines, que jadis, par les vieilles coustumes des batailles, les grands et premiers escuyers des Roys de France devoient tousjours estre auprès d'eux, sans jamais les desemparer ny abandonner, et ne faire que parer aux coups que l'on donne à leurs maistres, ny sans s'amuser à autre chose que cela, ainsi qu'on dit que fit ce brave et grand escuyer de St. Severin à la bataille de Pavie, à l'endroit du Roy François : aussi y mourut-il en la bonne grace et loüange de son Roy, qui le sçeut bien dire par après. Il ne faut pourtant pas blasmer ces neuf Preux d'une si légère faute, puis qu'elle estoit couverte de trop de générosité de cœur et de vaillance ; car, quelque faute que l'on fasse en ces combats, elle est tousjours excusée, quand elle est d'une surabondance de vaillance, accompagnée de courage.

Ces neuf Preux estoient ceux que Belle-Forest nomme en sa chronique, desquels estoit le seigneur d'Archiac, dit Messire Adriende Montberon, grand-pere de Madame de Bourdeille, qui est aujourd'